

## **Paterson : Sisyphe heureux**

Jean-Philippe Desrochers

Number 305, December 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84722ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

La revue Séquences Inc.

**ISSN**

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this review**

Desrochers, J.-P. (2016). Review of [Paterson : Sisyphe heureux]. *Séquences : la revue de cinéma*, (305), 16–17.



# Paterson

## Sisyphes heureux

Présenté en première québécoise à la sixième édition du Festival de cinéma de la ville de Québec, **Paterson**, douzième long métrage de fiction de Jim Jarmusch, saura déstabiliser même les plus ardents admirateurs du cinéaste. Bien que ce film ne soit pas radicalement différent des autres œuvres déjà atypiques du réalisateur de **Broken Flowers** (2005), son rythme particulier et le minimalisme très assumé de son récit risquent d'en dérouter plus d'un.

JEAN-PHILIPPE DESROCHERS

Après avoir filmé les rues du Detroit quasi post-apocalyptique des années 2010 dans son film précédent, **Only Lovers Left Alive** (2013), Jarmusch s'intéresse ici, avec le sens inouï du lieu qu'on lui connaît, à Paterson, petite ville américaine au passé ouvrier. Car Paterson est non seulement le nom du personnage principal du film, c'est aussi celui de la ville dans laquelle il travaille. Troisième ville de l'État du New Jersey, elle fut jadis une plaque tournante de l'industrie du textile. On le sent très bien dans certains plans qui dévoilent les murs de briques de bâtiments d'autrefois qui servent maintenant de hangars aux autobus, ou à la vue de l'ancienne usine située près du pont qui surplombe la rivière Passaic et la chute de Great Falls.

La ville de Paterson a également son importance dans la littérature américaine. Natif de la région, le médecin William Carlos Williams, parallèlement à sa pratique, écrivait de la poésie. Son poème *This Is Just to Say* est d'ailleurs récité dans le film. Williams a publié, entre 1946 et 1958, un cycle poétique de cinq recueils sous le titre de *Paterson*. Allen Ginsberg,

dont on aperçoit la photo sur le mur du bar que fréquente quotidiennement le protagoniste, y a grandi et mentionne la ville dans son célèbre poème *Howl*. Jack Kerouac, écrivain-phare de la Beat Generation et grand ami de Ginsberg, parle aussi de la ville dans son roman culte *On the Road*. D'emblée, Jarmusch propose donc une intertextualité, un dialogue entre son film — et plus largement le moyen d'expression que constitue le cinéma —, et la littérature américaine.

Depuis le début de sa carrière, il s'intéresse aux divers moyens de transport : trains, automobiles, taxis, etc. Cette fois-ci, son personnage conduit l'autobus de la ville. Comme c'est souvent le cas chez le cinéaste, les moyens de transport servent de prétexte pour filmer l'errance : particulièrement celle de ses personnages, qui renvoie à l'errance de ses récits minimalistes. Jarmusch se sert de ce cadre pour mettre de l'avant ses préoccupations d'ordre philosophique, voire métaphysique, et spirituel. Depuis **Ghost Dog: The Way of the Samurai** (1999), le réalisateur teinte ses récits de philosophies et de spiritualités orientales. En ce sens, on

Photo : Du yin au yang, la complémentarité du couple

peut associer **Paterson** à la philosophie zen ou au bouddhisme. Au fil de ses journées de travail, le personnage principal entend (davantage qu'il ne les écoute) les conversations des passagers de l'autobus. Ces échanges et sa vie « ordinaire » lui inspirent une poésie simple, descriptive, près de l'esprit du haïku ou de l'École de New York, dont Jarmusch cite l'influence. Il est important de préciser que pour Paterson, la poésie qu'il écrit ou qu'il médite ne sert pas à éviter la réalité ou à oublier son quotidien. Elle lui sert plutôt de point d'ancrage. L'activité poétique n'est pas une échappatoire à un boulot routinier qui pourrait être considéré comme ennuyant, d'un point de vue extérieur.

**En plus de sa forme, de sa mise en scène et de son esthétique, le film détonne également de la production actuelle par la présence de personnages foncièrement bons, simples, presque naïfs...**

De plus, Jarmusch confère une dimension onirique à son film. D'entrée de jeu, la copine Laura, au petit matin, affirme avoir rêvé qu'elle accouchait de jumeaux. Pendant toute l'œuvre, la route de Paterson est ponctuée de plusieurs couples de jumeaux, faisant ainsi écho au rêve de sa compagne. À la toute fin du récit, on peut même penser qu'il rencontre une sorte de jumeau (ou de double) japonais. D'un point de vue formel, l'onirisme du film est créé par son rythme lent, les nombreuses surimpressions d'images, la voix *off* de Paterson qui lit ses poèmes et que l'on peut lire à l'écran, les fondus enchaînés, les lents fondus au noir qui terminent certaines séquences, et la répétition de plans qui renvoient notamment à la quotidienneté de la vie du personnage.

À titre d'exemple, Jarmusch reproduit le même plan de l'extérieur de la maison du couple, toujours cadrée de la même façon, avec la boîte aux lettres qu'il doit systématiquement remplacer lorsqu'il rentre du boulot. La répétition de certains motifs est d'ailleurs au cœur du film. Les couleurs noires et blanches sont associées au personnage de Laura, interprétée par la magnifique actrice iranienne Golshifteh Farahani, qui peint ou dessine tout ce qui lui tombe sous la main de ces deux couleurs. Cette idée renvoie probablement au yin et au yang, et donc à la complémentarité du couple. Quoiqu'efficace, cette métaphore est peut-être un peu trop appuyée, le réalisateur se montrant ici un peu trop insistant, surtout dans un film qui est par ailleurs tout en retenue et en subtilité. L'ensemble est accompagné de la musique minimaliste, ambiante, à la fois hypnotique et discrète, composée par Jarmusch et son groupe SQÜRL. Parallèlement à cet onirisme omniprésent, il contient des moments d'humour décalé typiquement jarmuschiens, qui ne sont pas sans rappeler les meilleurs dialogues de **Coffee and Cigarettes** (2003). On retrouve cet humour notamment lors des scènes se déroulant au bar et dans les *reaction shots* passifs de Marvin, le chien appartenant au couple.

En plus de sa forme, de sa mise en scène et de son esthétique, le film détonne également de la production actuelle par la présence

de personnages foncièrement bons, simples, presque naïfs (la copine Laura). Chouchou de Cannes et d'un public de cinéphiles cultivés, Jarmusch pourrait facilement être revenu de tout. Or, ce n'est aucunement le cas. Le cinéaste de 63 ans affiche un anti-cynisme qui fait du bien à l'âme, mais qui risque d'être critiqué et incompris par plusieurs. Plus sa filmographie progresse, plus on a l'impression qu'il y va de propositions « radicales », pointues à leur façon. Si nombre de cinéastes talentueux, en vieillissant, proposent des œuvres de plus en plus convenues et consensuelles (comme Martin Scorsese), il s'affiche comme étant un artiste constamment au seuil de la modernité créatrice, et ce, au risque de s'aliéner une partie du public. À contre-courant de son époque et en pleine maîtrise de son moyen d'expression, le cinéaste cherche constamment à repousser ses limites et celles de son art. On peut se douter par ailleurs qu'il y a une certaine adéquation entre Jarmusch et ses personnages. Comme le cinéaste, Paterson refuse en partie le monde actuel. Par exemple, il assimile le téléphone « intelligent » à une laisse. En outre, Laura et lui se rendent au cinéma « comme on le faisait au 20<sup>e</sup> siècle », selon leur propre aveu. Comme eux, Jarmusch a souvent évoqué en entrevue son amour de la salle de cinéma.



J'abats du travail, je prends une bière au bar...

Au final, à l'instar du Sisyphe d'Albert Camus, on se doit d'imaginer Paterson heureux. Ce dernier formule lui-même de fort belle manière son projet de vie et son projet poétique : « J'abats du travail/je prends une bière au bar/Je regarde mon verre/et je suis content ». Même si son sens précis, comme celui d'un poème, nous échappe parfois (ce qui ne devrait pas être un défaut en soi), **Paterson** fait partie de ces films qui nous aident et nous apprennent à mieux vivre.

★★★★

■ **Origine :** États-Unis / France / Allemagne – **Année :** 2016 – **Durée :** 1 h 55 – **Réal. :** Jim Jarmusch – **Scén. :** Jim Jarmusch, poèmes de Ron Padgett – **Images :** Frederick Elmes – **Mont. :** Affonso Gonçalves – **Mus. :** SQÜRL – **Son :** Robert Hein – **Dir. art. :** Mark Friedberg – **Cost. :** Catherine George – **Int. :** Adam Driver (Paterson), Golshifteh Farhani (Laura), Chasten Harmon (Marie), William Jackson Harper (Luis), Barry Shabaka Henley (Doc), Rizwan Manji (Donny) – **Prod. :** Joshua Astrachan, Carter Logan – **Dist. / Contact :** Métropole.